



Pour Myriam, le Pérou était la première expatriation. Les adaptations furent multiples. D'abord, tout simplement, réaliser qu'on est à 10 000kms de la France. Ça lui a quand même pris un an !

Lima, c'est le Pérou, mais c'est pas le paradis. Plus désagréable que le climat, il n'y a guère que la circulation : 95% d'humidité d'un côté ; une circulation monstrueuse de l'autre.

Comme un embouteillage permanent n'obéissant à aucune règle. Puisqu'il n'y a pas de transports en commun, sauf des bus des années 70 dont il est impossible de savoir où ils vont, Lima est une des villes les plus embouteillées au monde. Se déplacer d'un point à un autre prend, au bas mot, une heure trente. Une autoroute prévue pour trois voies en comporte en fait six. Pour Myriam, l'adaptation a consisté à vivre à proximité du lycée, comme la plupart des personnels. Sinon à se déplacer en Uber plutôt que de tuer quelqu'un.

Le quotidien a aussi de bons côtés. D'abord, on mange très bien : pour une Française, ça aide à s'adapter. Et en embauchant une employée de maison, on joint l'utile à l'agréable. On se sent utile quand on sait que le salaire versé fait vivre tout une famille. Et même en payant trop selon les critères locaux, on ne grève pas son budget. Il faut dire que la société péruvienne est très inégalitaire. Environ 10% de la population détient 80% des richesses et la classe moyenne est réduite à peau de chagrin. Les autres vivent au jour le jour. Après Le Sentier Lumineux, le président Fujimori a redressé l'économie. Mais il l'a redressée à coups de matraque. Pour donner une idée, il est facile d'obtenir un rendez-vous chez le médecin dans l'heure. Si l'on peut déboursier 120 dollars.



Au lycée, il faut d'abord s'adapter à la langue. Peu d'employés parlent français et pendant les trois premiers mois, Myriam rentrait chez elle chaque soir avec un tenace mal à la tête.

Au-delà de la langue, il faut s'adapter aux façons de faire et de penser. Par exemple, on ne dit jamais « non ». Mais ça ne signifie pas pour autant qu'on dit oui. L'adaptation passe par le déchiffrement. Autre exemple. « Ahorita » ça veut dire « tout de suite » dans le dictionnaire. Mais la réalité est tout autre : dans deux heures, ce soir ou après-demain. Elle a cessé de relancer ses collaborateurs qui lui répondaient, imperturbablement et en toute bonne foi « ahorita » à chaque relance.

Ce rapport à l'immédiateté est d'autant plus bizarre qu'il peut tomber dans l'extrême inverse : tout est toujours urgent ! Pour le coup, Myriam s'en est tenue à sa méthode : hiérarchisation des priorités. Et puisqu'il est question de hiérarchie, Myriam a été déroutée par la sacralisation du chef. Elle dispose d'un bureau de 50m<sup>2</sup> avec toilettes personnelles. Ça, on s'y adapte sans trop de problème – litote. Plus dérangeant est la soumission à la cheffe qu'elle est.

Ainsi, elle organise des réunions de service avec son équipe toutes les semaines. Tout se passe bien jusqu'au moment où elle demande :

« - Qu'est-ce que vous en pensez ? avez-vous des idées ? des suggestions ?

Silence de mort. Elle insiste. Alors on se décide à lui répondre :

- Madame, c'est vous qui savez. »

Ou encore, elle se fait surprendre maniant le balai par son aide-comptable :

« - Mais ! Madame... Qu'est-ce que vous faites ?

- Ben j'ai cassé un verre, je ramasse. Je ne vais quand même pas laisser tout ça par terre ?

- Non bien sûr. Mais il faut appeler le service de *limpieza* ! »

Elle s'y fait. Et, au bout de trois mois, elle a obtenu en échange qu'on ne lui réponde plus par Madame *Usted* mais par son prénom. Elle est, à son tour, « Myriam ». En Espagne, le tutoiement est de mise au Pérou on y arrive à force de patience avec ses collaborateurs.



Enfin, Il faut savoir s'adapter aux demandes de l'Ambassade qui peuvent arriver à toute heure. Quand on arrive de France, cette tutelle directe, c'est très nouveau. Et parfois acrobatique : l'ambassade ne voulait pas qu'on augmente les frais d'écologie. Le lycée en avait besoin et, de réunion en réunion, tout ce petit monde s'est entendu avec le comité de gestion sur le montant. À peine Myriam était-elle sortie de cette ultime réunion, aboutissement d'un long processus, que le Cocac l'appelait pour lui remonter les bretelles !



Et puis il y a aussi le décalage horaire de 7 heures qui est pesant : 8 heures du matin en France, c'est 1 heure du matin à Lima.

Et Myriam n'est pas du matin elle bosse beaucoup mieux en fin de journée. Au Pérou on suit le rythme du soleil alors à 17h le lycée est vide.

Et à ça Myriam ne s'est jamais adaptée. Chacun ses limites.

